



« Un bijou fantastique »

Le Monde

« Un jalon décisif dans l'histoire du cinéma
d'épouvante »

Télérama

« Une réussite du film d'horreur, entre
tradition et modernité »

AvoirAlire

Télérama'

REPRISE



Injustement méconnu, ce film d'épouvante précurseur, dans lequel une maison hantée devient un personnage à part entière, ressort dans une version restaurée.

Tombé aux oubliettes après une sortie en France sous un titre paresseux (*L'Enfant du diable*), ce long métrage de 1980 constitue pourtant un jalon décisif dans l'histoire du cinéma d'épouvante : *Les Autres*, d'Alejandro Amenábar (2001), en est, par exemple, un descendant direct. **The Changeling**, de **Peter Medak**, tourné avant les outrances horribles des années 1980, joue d'emblée sur l'introspection. L'intrigue, entre poème funèbre et polar paranormal — l'un des scénaristes, Russell Hunter, disait avoir habité une authentique maison hantée —, suit le déménagement

d'un pianiste new-yorkais. Interprété par le prodigieux George C. Scott, l'homme aux cheveux hirsutes, regard vitreux et visage tombant s'installe dans un manoir lugubre à Seattle après avoir perdu sa femme et sa fille, victimes d'un accident de la route.

La demeure, dont le héros explore les entrailles, de la chaufferie au grenier, devient un personnage à part entière, doté de multiples moyens d'expression : robinets qui coulent, portes qui claquent, miroir qui éclate. Le film frappe, encore aujourd'hui, par son horreur sonore d'une grande modernité, où piano, magnétophone et boîte musicale font office d'intermédiaires entre le monde des vivants et celui des morts. L'idée la plus brillante consiste ainsi à confronter le compositeur de musique classique aux bruits métalliques de la maison, proches de la musique concrète. Peter Medak, réalisateur né en Hongrie puis expatrié au Royaume-Uni — à la tête d'une production canadienne, en l'occurrence —, combine une approche gothique, héritée des *Innocents* (Jack Clayton, 1961), et une veine plus documentaire, rappelant *L'Exorciste* (William Friedkin, 1973). La première se manifeste par des plans-séquences à la trajectoire erratique, comme autant de vues subjectives du revenant. La seconde convoque un surnaturel qui ferait partie intégrante du quotidien, jusqu'à une incroyable séance de spiritisme. Quant à la balle d'enfant qui roule en bas des escaliers, elle impressionna Stephen King à vie. ► *Nicolas Didier*
| En salles.

Le Monde

« The Changeling », bijou fantastique de Peter Medak, de retour en salle

Le film, sorti en France en 1980 sous le titre « L'Enfant du diable », plus mélancolique qu'horrifique, revisite avec délicatesse le motif de la maison hantée.

Par Jean-François Rauger



Image extraite du film « The Changeling » (1980), de Peter Medak. 1979 CHESSMAN PARK PRODUCTIONS LTD

The Changeling est sorti en France en octobre 1980 sous le titre *L'Enfant du diable*. Certes, l'heure était aux succédanés de succès comme *L'Exorciste* (1974), de William Friedkin, ou *La Malédiction* (1976), de Richard Donner. Mais le diable, en réalité, a peu à voir avec l'intrigue du film de Peter Medak, écrite par William Gray et Diana Maddox, qui revisite, avec une gravité et une délicatesse

toutes particulières, les motifs de la maison hantée et du fantôme rédempteur. Après avoir perdu sa femme et sa fille dans un accident de la route, John Russell (intense George C. Scott) s'installe à Seattle (Etat de Washington) où il enseigne la musique à l'université. Il emménage dans une immense demeure à l'écart de tout.

Petit à petit, il s'aperçoit que le lieu abrite une présence qui se manifeste de diverses façons (bruits dans les tuyauteries, objets qui se déplacent). Après une séance de spiritisme, en menant son enquête sur l'histoire de la bâtisse, il apprend l'existence d'un crime très ancien, le meurtre d'un enfant survenu au début du XX^e siècle. Une trouvaille susceptible de perturber l'équilibre du présent.

Résumé ainsi, *The Changeling*, que l'on pourrait traduire par « la substitution », semble suivre un chemin tout tracé par les clichés de la littérature et du cinéma fantastiques. L'atmosphère angoissante et triste, la logique psychologique, la méditation politique donnent en fait tout leur prix à un film qui, depuis sa sortie, a eu le temps d'être repéré et encensé par des cinéastes comme Martin Scorsese ou Alejandro Amenabar. Car ce qui meut le personnage principal est un travail de deuil inachevé, voire impossible, qui le transforme en une sorte de médium, de réceptacle d'une souffrance ancienne et indicible.

Un univers dépressif

Le réalisateur Peter Medak est né, en 1937, en Hongrie, pays qu'il quittera au moment de l'invasion soviétique en 1956, pour travailler pour la télévision britannique. *The Changeling*, tourné en grande partie au Canada du côté de Vancouver, constitue l'un des titres les plus notables d'une carrière inégale, traversée d'éclats furtifs. Ce film en est un. La mise en scène, discrètement calligraphique, est particulièrement inspirée sans être exubérante.

Le spectateur est savamment plongé au cœur d'un univers dépressif. De longs travellings serpentent dans les couloirs labyrinthiques d'un manoir, les courtes focales déforment parfois les perspectives, la photographie de John Coquillon (1930-1987), chef opérateur attitré des films de Sam Peckinpah, oscille entre les teintes automnales intemporelles et la froideur d'un contemporain atone et sans qualités.

Plus mélancolique qu'horrifique, le film rappelle une période aujourd'hui lointaine où le fantastique cinématographique s'adressait à un public adulte. *The Changeling* se révèle aussi une réflexion politique. Disons qu'elle semble donner raison au Vautrin de Balzac pour qui « *le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié parce qu'il a été proprement fait* ».

Film canadien (1980) de Peter Medak

Avec George C. Scott, Trish Van Devere, Melvyn Douglas (1 h 45).

AVOIR À VIRE

The Changeling (L'enfant du diable) - Peter Medak - critique

Cette production américano-canadienne est une réussite du film d'horreur, entre tradition et modernité, bénéficiant du savoir-faire du réalisateur hongrois Peter Medak.



- **Réalisateur** : Peter Medak
- **Acteurs** : Melvyn Douglas, George C. Scott, Trish Van Devere,
- **Genre** : Fantastique, Épouvante-horreur
- **Nationalité** : Américain, Canadien
- **Distributeur** : Splendor Films
- **Durée** : 1h45mn
- **Reprise**: 29 octobre 2025
- **Âge** : Interdit aux moins de 12 ans

– Reprise en version restaurée : 29 octobre 2025

Résumé : Suite au décès tragique de son épouse et de sa fille dans un accident de voiture, John Russell, pianiste et professeur de musique, accepte un poste d'enseignant à l'université de Seattle. Il emménage alors dans une maison inhabitée depuis douze ans et dans laquelle d'étranges phénomènes ne tardent pas à se produire.

Critique : Production américano-canadienne, *The Changeling* connaît une certaine notoriété Outre-Atlantique, mais reste relativement méconnu en France. L'œuvre remporta trois Genie Awards (les Oscars canadiens) dont celui du meilleur film. Son réalisateur, Peter Medak, ne fut même pas nommé... Ce solide artisan, d'origine hongroise, connut une existence tourmentée, entre confrontation au nazisme et drame personnel (le suicide de sa première épouse), au cours d'une carrière marquée essentiellement par le tournage de séries télévisées, en Angleterre et aux États-Unis. *The Changeling* fait partie de la quinzaine de films qu'il a réalisés pour le cinéma, et demeure sans doute son meilleur. John Russell, musicien et universitaire, est ravagé après la mort accidentelle de son épouse et de sa fille. Il accepte d'être logé dans une grande bâtisse où se dérouleront des événements étranges, peu rationnels... Le scénario a été coécrit par William Gray et Diana Maddox, d'après une histoire de Russell Hunter : il est donc difficile de voir dans le personnage central un alter égo du cinéaste, comme d'aucuns l'ont affirmé, bien qu'il soit possible que Medak ait accepté la commande en raison d'un script auquel il a fortement adhéré. Le récit semble au carrefour de deux tendances du film d'horreur, que l'on pourrait qualifier, par commodité, « classique » et « moderne ».



© 1980 Chessman Park Productions

D'une part, la première partie est davantage dans le registre de la suggestion, en écho aux productions RKO des années 1940 : une note de piano, une chaudière défectueuse ou une porte qui se ferme font monter la tension en donnant la piste d'une présence occulte, ce dont le spectateur ne doute nullement. De *La maison du diable* (The Haunting, 1963) de Robert Wise au récent [Presence](#) de Steven Soderbergh, le fantôme hors champ a été à l'origine de bien des réussites. D'autre part, *The Changeling* glisse ensuite vers une veine davantage expressive : on songe ainsi à *La malédiction* (The Omen, 1976) de Richard Donner et autres œuvres de cette mouvance, avec toutefois une modération dans le montage (les cris d'un enfant en danger) et un refus du *gore* à proprement parler. Le public cinéphile pensera aussi, tout au long de la projection, à d'autres pépites du suspense, antérieures ou postérieures à *The Changeling* : une recherche historique sur une tragédie familiale s'étant déroulée dans la même ville convoque [Vertigo](#), quand une montée de marches pour atteindre une pièce dangereuse fait écho à [Psychose](#), tandis qu'une séance tendue de spiritisme annonce [Les autres](#).



© 1980 Chessman Park Productions

Les épaules de Peter Medak sont peut-être trop frêles pour faire la jonction entre Hitchcock et Amenábar : il n'empêche que *The Changeling* est une authentique réussite narrative, qui culmine avec la découverte d'un puits maudit au-dessus duquel a été construite une maison. La mise en scène est cohérente avec la tension qui se dégage de l'histoire : des mouvements d'appareil à la fois sobres et vertigineux aux effets sonores contrastés (l'enregistrement de la conversation avec l'au-delà), l'art de Peter Medak ne donne pas dans l'esbrouffe. Le cinéaste est bien épaulé par ses collaborateurs artistiques et des interprètes jouant le jeu avec conviction. C'est particulièrement le cas de George S. Scott (*Patton*) et Melvyn Douglas, aussi acariâtre que dans [Le locataire](#). Une version restaurée est proposée par Splendor Films en 2025, sous le titre original seulement : le distributeur initial avait en effet sorti le film sous le titre français *L'enfant du diable*, inapproprié.

[Gérard Crespo](#)